

► **DANS LE JACUZZI DES ONDES**
PHILIPPE LANÇON

SOLLERS, LAME À L'ŒIL

Que lit-on dans une chambre d'hôpital, en présence d'une personne qu'on aime, qui est dans le coma et qui va mourir ? Par exemple, ceci : « *Heureux les pauvres d'esprit, la porte de l'inconscient leur est grande ouverte. Ceux qui ne comprennent rien comprennent mieux que ceux qui comprennent mal. L'enfer est pavé de réprouvés qui ont mal compris.* » C'est de psychanalyse qu'il s'agit, donc de Freud et voici, résumée, sa carrière par gros temps « *Haine de Staline, haine de Hitler, fiasco dans les pays anglo-saxons, triomphe du cinéma, élection d'un président des États-Unis, grossier milliardaire défenseur de l'extrême droite israélienne, bref, pour Freud, la grâce ultime : la réussite secrète dans l'échec absolu.* » Tout est secret dans une chambre d'hôpital où la mort approche. Tout signe un échec absolu. C'est le moment pour lire ça, cette déclaration de guerre amusée, aiguisée, à la bêtise folle et renouvelée du monde.

Dans le choix des textes, le hasard joue à cet instant un grand rôle. On a toujours plus de livres sous la main que sur le cœur, surtout quand celui-ci devient assez lourd pour nous réduire à des gestes, à une absence par les gestes. C'est alors, pourtant, qu'on lit non pas forcément mieux, je ne sais pas ce que signifie « bien lire » ou « mieux lire », mais plus intensément, dans le calme et le silence, délesté par l'excès de chagrin, devenu presque rien. Nous voilà seuls avec les mots, en présence de celui ou de celle qui s'éteint. La chambre se referme sur le veilleur, sur le lecteur, ménageant un espace silencieux et capitonné où chaque phrase fait un bruit étouffé, discret, à peine un bruit, comme de la neige qui tombe et ne fond pas, retournant vers le lieu suspendu où elle est née.

LES TWEESTÉRIQUES

Quelques jours avant la mort de mon père, j'ai passé à ma mère le livre dont je viens de citer deux extraits. C'est le nouveau livre de Philippe Sollers, *Centre* (Gallimard). Sollers est un auteur qu'elle aime bien et qu'elle trouve drôle, insolent, vif, réfractaire aux semelles de plomb qui piétinent livres et journaux. À 81 ans, il écrit toujours plus vif, toujours plus vite. Plus il vieillit, plus il rajeunit, plus il s'allège et se concentre dans chacune de ses phrases, comme un escrimeur dont chaque position amène la touche. Il file à grande vitesse et à grand talent, le sourire aux lèvres, les mots des autres dans les siens, vers ses cibles, ses ombres, la mort et l'oubli : « *Mes romans sont des liaisons de raisonnements. J'entends des voix, je les transcris, ma voix est mêlée à elles.* »

Et il cite un étudiant de Montevideo qui lui écrit « *Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme, et l'orgueil par la modestie.* » Face à celui qu'on aime et qui s'en va, voilà

qui fait du bien. Il revient au journaliste que je suis d'alourdir le propos de l'écrivain qu'il est en précisant que l'étudiant en question s'appelle Lautréamont. Sollers n'identifie pas forcément ses sources, ses fleurs. Il les butine et transporte le pollen vers d'autres fleurs, poussant sur le fumier contemporain.

Je me doutais que *Centre* serait pour ma mère, même une minute ou une heure, presque une consolation. Comme tous ses derniers livres, celui-ci est court : 112 pages écrites au présent, une suite de chapitres et de paragraphes ironiques, laconiques, caressant les ordres du récit et du discours sans y entrer, sans y plonger, sans y sombrer, des tangentes à la surface d'un cercle. Comme la psychanalyse est au cœur de *Centre*, l'hystérie n'est pas loin : « *Par définition, l'hystérie est une publicité incessante, indéfiniment romancée. Elle raconte un peu n'importe quoi, mais ce n'est pas grave. Son rôle de victime triomphante est garanti par contrat. Ce matin, elle est très sombre, ce soir elle sera intarissable. Toute la journée, elle envoie des textos, elle twitte, elle s'agite. Elle tourne parfaitement en rond, avec une volonté captive. C'est une planète en plein désarroi.* » D'une actrice aux Oscars, il dit qu'elle est « *un vrai fantôme à sourires* ».

Contrairement à ce qu'on a beaucoup dit, Sollers n'a guère changé ses recherches et ses goûts sont établis depuis un demi-siècle (lire, pour s'en convaincre, ses *Lettres à Dominique Rolin, 1958-1980*, également chez Gallimard). Mais, depuis quelques livres, il est devenu l'essence de sa forme : ni romans, ni essais, ni confessions, ni chroniques, ni critiques, un peu tout à la fois devenant autre chose de simple, de net, qui jamais n'insiste et qu'unit cette musique des mots : le ton. Au centre, il y a une femme, plutôt jeune, plutôt belle, toujours intelligente, d'une résistance civilisée à l'air du temps. Dans *Centre*, elle s'appelle Nora. C'était le prénom de la femme de Joyce. Peut-être Sollers y a-t-il pensé, peut-être pas. Cette femme existe et n'existe pas. C'est une figure qui, comme dans un vieux tableau italien, sous sa tunique et ses références, donne au tableau son énergie, ses contrastes, ses couleurs, son point d'appui, ses perspectives.

Nora « *a plutôt des goûts que des opinions* ». Elle parle peu, ne commente pas « *Elle souligne, elle accentue, elle rebondit, elle questionne. Son "vous croyez ?" est redoutable. Elle tient à signifier qu'elle n'est pas d'accord, ou que quelque chose de plus élaboré pourrait être dit. Elle enchaîne vite, histoire de provoquer un doute de ma part, elle est à la fois soucieuse et ravie que je ne doute jamais.* » Nora est Nora, mais aussi Sollers, et un idéal de Sollers. Si le *Je* permet d'approcher le naturel, il se noie souvent dans autre chose : le *Moi*. Or, le *Moi* est l'ennemi du *Bien*. Sollers l'a compris. Son *Je* vient de lui, mais s'en détache, pour rejoindre l'espace où la conscience bouge, vole, prend des masques, valse dans la nuit, fuit le poids et l'ennui, change de costumes et de partenaires pour finir à l'aube, à la dernière page, dans le vide et en liberté. ■